

## Réflexions sur les uchronies scolaires

Jérôme David, Université de Genève

L'usage des contrefactuels en histoire est sujet à des controverses renouvelées depuis les années 1960. Les travaux cliométriques de Robert Fogel publiés en 1964, dans lesquels l'historien économiste évaluait la contribution des chemins de fer au développement des Etats-Unis en calculant ce que serait devenu le pays sans ce moyen de transport<sup>1</sup>, marquèrent à la fois la reconnaissance scientifique des raisonnements contrefactuels en sciences sociales — avalisée par un Prix Nobel d'économie en 1993 — et l'émergence d'une défiance durable à l'égard d'une forme d'expérience de pensée jugée insignifiante par la plupart des autres historiens.

C'est que les spéculations savantes de Fogel, comme toute réflexion sur les possibles non advenus du passé, engageaient une conception de la causalité historique particulière à partir de laquelle, seule, une extrapolation de ce qui aurait pu avoir eu lieu était possible. En l'occurrence, la méthode économétrique privilégiée par Fogel et l'hypothèse d'une modélisation prédictible du cours de l'histoire suscitèrent par elles-mêmes de très fortes réserves — à tel point d'ailleurs que la condamnation d'un certain quantitativisme de l'entreprise emporta avec elle le dénigrement de tout raisonnement contrefactuel en histoire : on peut ainsi avancer sans exagérer que si Edward P. Thompson, en 1978, qualifia les contrefactuels de « connerie anhistorique » [« unhistorical shit »]<sup>2</sup>, ce fut en grande partie en réaction à l'école historiographique qui se les était appropriés et que l'auteur de *The Making of the English Working Class* jugeait trop inféodée à une science économique politiquement suspecte à ses yeux.

L'examen du raisonnement contrefactuel en histoire — et dans l'enseignement de l'histoire — peut se faire aujourd'hui dans un autre contexte théorique. Le wébérianisme épistémologique ambiant de l'historiographie francophone a substitué, ces vingt dernières années, la quête de l'exemplarité du cas empirique à celle des lois de l'histoire, le dosage des causes et des raisons à la dichotomie du déterminisme et de la liberté, et une épistémologie comparative aux évidences jusque-là inverses du modèle hypothético-déductif et du « bricolage » assumé à partir de singularités historiques. Il devient possible de penser le contrefactuel comme l'une des ressources offertes à l'historien dans ses montées en généralité : la comparaison des faits

---

<sup>1</sup> Robert Fogel, *Railroads and American Economic Growth : Essays in Econometric History*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1964.

<sup>2</sup> Edward P. Thompson, « The Poverty of Theory », in *The Poverty of Theory and Other Essays*, 1978, p. 300.

avérés avec une réalité imaginaire alternative mais plausible ouvre l'interprétation historique à un jeu de variations qui constituent, au cours de l'enquête, autant de relances ou d'objections. Le raisonnement contrefactuel profite également de l'attention que les historiens accordent aujourd'hui aux raisons que les acteurs ont jadis avancées pour justifier ou, à défaut, préparer leurs actions : investir les possibles non advenus du passé, sous réserve de les penser dans la trame des causes qui les ont façonnés, participe alors du souci de rompre avec l'histoire effective des vainqueurs, de restituer les futurs espérés et craints qui ne se sont pas réalisés ou de rétablir l'impondérable *vécu* des trajectoires individuelles repérables dans les archives.

L'usage des contrefactuels dans les classes n'est donc pas une entorse à la rigueur savante dont les enseignants devraient s'excuser au nom de l'intérêt que leurs élèves y trouvent dans leurs pratiques scolaires de l'histoire. Le plaisir ne se gagne pas, ici, au détriment du savoir. La familiarisation avec ce qui aurait pu avoir lieu ou, plutôt, avec cette idée que les choses auraient pu être différentes de ce qu'elles sont devenues — et, surtout, d'une façon qui peut être envisagée avec quelque plausibilité — ne rend pas seulement les élèves mieux à même de comprendre et de juger « ce qui s'est réellement passé » ; elle les initie par ailleurs aux procédures analytiques par lesquelles les historiens établissent le factuel à partir de documents, justifient leurs interprétations et racontent la marche probable des événements passés.

Les récits contrefactuels, au lieu de déroger par principe aux normes de la scientificité historienne, peuvent donc être considérés comme des raisonnements expérimentaux qui poussent à la limite les cadres de l'interprétation savante. D'un point de vue critique, ils se confondent avec un détour par les possibles et impliquent donc une réévaluation des déterminismes habituellement mobilisés<sup>3</sup> — une réévaluation où s'invite alors le redoutable problème de la responsabilité des acteurs individuels et collectifs dans ce qui a ou n'a pas eu lieu. Le recours aux contrefactuels s'accompagne également d'une préoccupation épistémologique : qu'est-ce au juste que ce factuel que « contre » le contrefactuel ? comment administre-t-on la preuve de son existence et de sa signification ? comment en produit-on le récit ?

Outre ces deux dimensions, cruciales à la fois dans la recherche et à l'école, il en est une dont on peut dire qu'elle touche plus spécifiquement à l'enseignement de l'histoire : le raisonnement contrefactuel sollicite de l'élève ou de la classe un effort d'imagination et un certain droit à l'intervention rétroactive sur le devenir historique ; si l'on en croit les

---

<sup>3</sup> C'est l'antienne (en partie anti-marxiste) de Niall Ferguson, éditeur en 1999 de *Virtual History : Alternatives and Counterfactuals* (New York, Basic Books).

témoignages des enseignants qui se sont essayés à l'histoire contrefactuelle<sup>4</sup>, cet *empowerment* interprétatif suscite chez les élèves un engouement pour les objets enseignés que les séances plus conventionnelles ne rencontrent généralement pas dans une égale mesure le reste de l'année.

La pratique de l'histoire contrefactuelle en classe ne va cependant pas sans risque, ni obstacle. Parmi les difficultés qu'elle soulève, la principale me semble être celle-ci : comment préserver cette euphorie spéculative des élèves de toute projection spontanée de leurs opinions personnelles ? bref, comment contenir leur imagination dans les limites strictes d'un raisonnement documenté, explicite et argumenté à propos du passé ?

Pour explorer cette question, je débiterai par une brève analyse de l'*Uchronie* de Charles Renouvier. Paru en 1876, cet ouvrage est davantage que le premier exemple pleinement abouti d'histoire contrefactuelle ; il en est l'une des variantes les plus rigoureusement menées, puisque Renouvier fut aussi en son temps, c'est-à-dire avant Henri Bergson et les philosophes analytiques contemporains, un penseur majeur de la modalité (et donc du possible). Il s'agira ensuite, à partir de cet exemple, de préciser les composantes principales d'une histoire contrefactuelle et, surtout, les critères d'un « bon » récit alternatif du passé. La conclusion portera sur les manières éprouvées ou envisageables de pratiquer ce « bon » usage des contrefactuels en classe d'histoire.

### *Le diagramme de Renouvier*

*Uchronie* est un texte d'une complexité remarquable<sup>5</sup>. L'histoire contrefactuelle s'étend du Ier au IXe siècles de notre ère. Mais ce récit, intitulé *Uchronia*, est enchâssé dans une sorte

---

<sup>4</sup> À commencer par le témoignage d'Alexander Demandt sur son enseignement (universitaire, en l'occurrence) de l'année 1983-1984 : voir la préface de son *Ungeschehene Geschichte : Ein Traktat über die Frage : Was wäre geschehen, wenn... ?*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2001 [1984]. A noter plus largement, dans le domaine de la didactique de l'histoire, cette série de réflexions (souvent accompagnées du récit enthousiaste d'une expérience vécue d'enseignement) : Wayne Dumas, « Speculative Reconstruction of History : A New Perspective on an Old Idea », in *Social Education*, vol. 33, n° 1, 1969, pp. 54-55 ; B. Lee Cooper, « Folk History, Alternative History and Future History », in *Teaching History*, vol. 2, n° 2, 1977, pp. 58-62 ; Stephen Kneeshaw, « "What if..." : Alternative History, or Teaching What Might Have Been », in *History and Social Science Teacher*, vol. 18, n° 1, 1982, pp. 3-7 ; Arthur Chapman, « Camels, Diamonds and Counterfactuals : A Model for Teaching Causal Reasoning », in *Teaching History*, n° 112, 2003, pp. 46-53 ; Garfield Gini-Newman, *Counterfactual History : Good Teaching, Bad History ?*, Rapport de l'Ontario History and Social Sciences Teachers' Association (Canada), vol. 24 et 25, 2003 et 2004 ; James L. Huston, « Reconstruction as It Should Have Been : An Exercise in Counterfactual History », in *Civil War History*, vol. 51, n° 4, 2005, pp. 358-363 ; Adam Traynor, *What If ? Counterfactual History in the Classroom*, Rapport de recherche, West Virginia University, 2008 ; Julin Pelegrin Campo, « La historia alternativa como herramienta didáctica : una revisión historiográfica », in *Proyecto Clio*, n° 36, 2010, 57p (disponible en ligne) ; Robert L. Scott, « Using Counterfactual History to Enhance Student's Historical Understanding », in *The Social Studies*, vol. 102, n° 3, 2011, pp. 117-123 ; Dierk Walter, « Der Sieg der Südstaaten im amerikanischen Bürgerkrieg : Technik und Nutzen kontrafaktischer Geschichte in Literatur und Historiographie », in *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht*, vol. 62, n° 5/6, 2011, pp. 325-342.

<sup>5</sup> Charles Renouvier, *Uchronie*, Paris, Fayard, 1988 [1857].

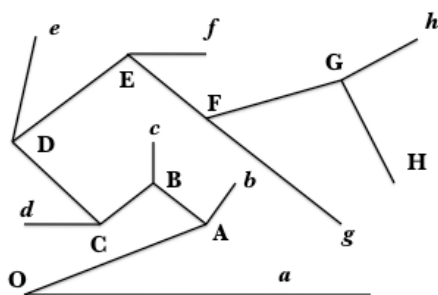
d'intrigue romanesque qui, d'une part, situe sa rédaction au XVI<sup>e</sup> siècle et, d'autre part, détaille les péripéties imaginaires grâce auxquelles le manuscrit est parvenu jusque dans les mains de l'éditeur du XIX<sup>e</sup> siècle. Les facéties des nouvellistes et des conteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle sont sensibles dans cette composition à tiroirs de Renouvier. Pour autant, cette fiction littéraire qui double la fiction savante n'est pas un ornement rhétorique : elle signale que le IX<sup>e</sup>, le XVI<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècles sont les jalons principaux d'une mise en tension du passé où la spéculation contrefactuelle n'est qu'un des pôles ; le romanesque actualise la leçon de l'uchronie et amorce la charge critique de l'ouvrage. J'y reviendrai.

Ce texte touffu, dont le dispositif très digressif a d'ailleurs dérouté les contemporains de Renouvier, repose pourtant sur une matrice logique très rigoureuse dont l'auteur détaille les règles dans une courte postface. C'est le cœur philosophique de l'ouvrage, où l'on retrouve la perspective kantienne adoptée en 1854 par l'auteur dans l'un de ses précédents ouvrages : *Premier Essai de critique générale*, sous-titré *Traité de logique générale et de logique formelle*.

Le tout tient, pour ainsi dire, dans un schéma — que les remarques qui l'escortent visent à rendre le plus clair et le plus suggestif possible. Je me propose de l'appeler « le diagramme de Renouvier » et de le soumettre à quelques distorsions explicatives.

En voici la version originale (p. 466) :

**Le diagramme de Renouvier**



Oa désigne «la série effective des événements passés» (466), ce que Renouvier qualifie également de «direction réelle [...] de la trajectoire historique» au point O. OA indique la «direction imaginaire» de la trajectoire historique. Le point O est le «point de scission» ou «nœud de l'histoire» (469). C'est le lieu où des «déviations» (468) deviennent «concevables», sinon «probables» (469). Il en va de même pour les points A, B, D, E, F, G et H.

Dans *Uchronia* [titre du manuscrit supposément écrit au XVI<sup>e</sup> siècle], le « point de scission » se situe au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, et la direction OA découle d'un choix de l'uchroniste [soit un

personnage fictif, le Père Antapire] : c'est le moment où Marc-Aurèle aurait *décidé* de léguer l'Empire à un général, Avidius Cassius, proconsul de Syrie, après que ce dernier lui aurait écrit une lettre dans laquelle seraient démontrés les avantages que cette mesure aurait pour l'ensemble de l'Empire romain. Dans une note de bas de page qui accompagne la transcription de cette missive, l'éditeur [derrière lequel se camoufle Renouvier] nous indique alors que, «[a]vec cette lettre, probablement apocryphe, nous entrons dans le roman de l'*Uchronie*, pour ne plus le quitter. L'auteur [d'*Uchronia*] appelle à de grandes destinées cet Avidius Cassius, que l'histoire nous apprend avoir été assassiné dans son armée.» (110) Les répercussions en seront l'instauration d'une république démocratique et l'interdiction durable du christianisme.

Il est à noter que la déviation contrefactuelle en O, par exemple, ne modifie pas la totalité du monde historique réel figuré par *a*. Cassius hérite de l'Empire, certes, mais l'existence même des hordes de Barbares ne sont pas touchées par cette décision de Marc-Aurèle, et elles déferlent quand même dans les tableaux suivants de l'*Uchronia*. En d'autres termes, l'uchroniste doit trancher entre les variables qui dépendent du fait qu'il a modifié, et celles qui en demeurent indépendantes. Comment trancher ? Comme il s'agit de bifurcations dans la sphère morale (et donc eu égard aux déterminations *humaines* des événements), les lois de la nature continuent à valoir «toutes décisions humaines égales par ailleurs». Renouvier n'en dit guère plus sur ce point pourtant déterminant, et il faudra en reprendre l'examen plus loin.

La direction *b* a un autre statut que *a*. Elle marque, dans l'univers contrefactuel nouvellement créé, une direction *également possible* en A, mais qui ne s'y accomplit pas parce que l'uchroniste, bien que l'ayant envisagée, ne la suit pas. Il s'agit, en d'autres termes, d'un contrefactuel de second degré, d'une sorte de monde possible en puissance dans un monde possible en cours d'actualisation.

Pourquoi, en chaque «nœud», n'y a-t-il que deux directions suggérées ? Parce que, d'une part, l'histoire contrefactuelle exploite ici les bifurcations rendues possibles par ce que Renouvier estime être *la nature même de la sphère morale* (les déviations sont ainsi toujours liées, pour lui, à des *décisions conscientes* d'acteurs historiques importants, dont le processus de *délibération* est modélisé sous la forme d'un choix entre deux alternatives seulement : faire ceci ou faire cela ; faire ceci ou ne pas le faire) ; parce que, d'autre part, l'armature logique du raisonnement gagne, si l'on en croit l'auteur, à être exposée d'abord dans sa plus simple expression — car il y a selon lui, en chaque «point de scission», une infinité *logique* de partis pris offerts à l'uchroniste, donc de directions susceptibles d'être prises par l'histoire contrefactuelle, mais les

limites de l'esprit humain ne lui permettent néanmoins pas, en pratique, de les suivre toutes. La conduite du récit alternatif repose, en somme, sur une suite de décisions de l'uchroniste. Et ces décisions, pour Renouvier, doivent être le produit d'un raisonnement plutôt que le fruit d'un caprice de l'esprit. C'est même ce qui distingue les uchronies véritables des divertissements sans enjeux philosophiques ou politiques : l'histoire contrefactuelle, lorsqu'elle est faite sérieusement, est une réflexion sur le présent qu'elle éclaire soudain depuis un lieu virtuel du passé ; elle est aussi une méditation sur le possible et, comme on va le voir, une méditation sur le degré de concrétisation auquel peuvent prétendre certains idéaux collectifs (révolutionnaires ou autres) *dans la réalité des lecteurs de l'uchronie* — les virtualités du passé explorées par l'expérimentation contrefactuelle sont aussi, dans ces conditions, les fantômes du présent.

Le choix du « point de scission » est de première importance. *Uchronia* commence avant l'implantation de la religion chrétienne dans les justifications des régimes de gouvernement européens : l'expérience de pensée va consister à imaginer ce qu'aurait été, pendant près d'un millénaire, l'Europe politique sans le christianisme.

La particularité du récit contrefactuel attribué par Renouvier au Père Antapire tient cependant à ce qu'il se termine au IX<sup>e</sup> siècle déjà. Pourquoi, en effet, n'avoir pas conçu un dispositif à même d'inclure le XIX<sup>e</sup> siècle dans l'expérience ? Il y a au moins deux raisons à cela. La première découle du désir qu'avait Renouvier d'être lu par un large public : agrémenter ses considérations sur la logique modale d'une intrigue pittoresque était sans doute à ses yeux un moyen de faciliter l'accès à un type relativement austère de raisonnement appliqué à l'histoire. La seconde est plus décisive. Le passé non advenu, dans le récit qu'en fait le Père Antapire, rejoint au IX<sup>e</sup> siècle l'histoire effective : « l'état social » sur lequel débouche l'histoire contrefactuelle est analogue au passé « réel » ; il s'agit dans les deux cas des « républiques communales du moyen âge » — à cette différence près, cependant, que les « républiques communales » dépeintes par le Père Antapire sont, comme le précise une note ajoutée par l'éditeur, « agrandies [...], singulièrement émancipées en fait de religion, et avancées en sciences et en lettres ».

Bref, on en déduit que le christianisme a entravé le plein développement d'une forme d'organisation sociale dont plusieurs historiens de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle avaient pourtant fait le contexte de naissance du peuple français que la Révolution de 1789, selon eux, avait enfin révélé à lui-même. Charge critique de Renouvier, ici, après 1848 et la Commune : la Révolution n'a pas réalisé l'ensemble des possibles démocratiques de l'histoire du peuple

français ; elle a été le point culminant d'une dynamique dont la puissance avait d'emblée été réduite par le christianisme ; l'idéal égalitaire dont elle ne fut qu'une expression partielle doit donc, en ce dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, être réaffirmé et réclamé avec vigueur.

L'horizon critique de l'uchronie commande selon Renouvier la rigueur du raisonnement contrefactuel. Car, une fois fixé le « point de scission » du récit alternatif, quel angle de déviation imprimer au cours historique ? Là encore, le choix est immense et exposé à l'arbitraire : faut-il infléchir le passé au minimum, si bien que le déroulement des événements s'écarterait peu de « ce qui s'est réellement passé » ? La bifurcation devrait-elle au contraire être proche de l'angle droit, pour accentuer le contraste entre le contrefactuel et le factuel ? L'angle peut-il être supérieur à quatre-vingts-dix degrés, et entraîner une inversion du cours du temps ?

Voici la solution de Renouvier : «des angles représentent des écarts variables, comparativement à un certain axe dont la direction serait celle de la tendance imaginée *vers un état social qu'on définirait sous quelque rapport*» (467, note, je souligne). Ainsi, chaque direction imaginée correspond à une «tendance». Cette «tendance» dessine en pointillé un «état social» qui correspond à ce que serait la réalisation pleine et effective du cours historique imaginé, si l'uchroniste ne bifurquait pas une fois encore vers d'autres possibles.

Prenons l'exemple de *g* : avant que l'uchroniste ne fasse dévier cette direction en F jusqu'à G, il doit, selon Renouvier, donner à comprendre ce que serait l'histoire en G' «sous quelque rapport». Bref, l'uchroniste doit définir en quoi G diffère de G', *de manière spécifique*, afin de marquer son parti pris de bifurquer à cet endroit-là, et afin de suggérer au lecteur les raisons de son choix.

On le voit, l'uchronie selon Renouvier n'est pas une expérimentation purement logique ou savante dont les résultats seuls pourraient nourrir une réflexion critique. L'histoire contrefactuelle n'est, pour lui, rigoureuse qu'à la condition d'être orientée par des valeurs non seulement épistémiques (cohérence et économie du raisonnement, clarté méthodologique, etc.<sup>6</sup>), mais aussi morales (en l'occurrence, dans son *Uchronie*, la laïcité radicale et l'égalitarisme démocratique).

---

<sup>6</sup> Philip E. Tetlock et Aaron Belkin, dans l'introduction d'un ouvrage qu'ils ont édité sur le sujet, fournissent six critères de validité des contrefactuels en sciences sociales qui correspondent à de telles valeurs *strictement épistémiques* (Tetlock and Belkin, eds, *Counterfactual Thought Experiments in World Politics : Logical, Methodological, and Psychological Perspectives*, Princeton University Press, 1996, pp. 16-31)

« Nœuds de l'histoire », angles de déviation et variables dépendantes

L'analyse des opérations effectuées par Renouvier dans son *Uchronie* met au jour les composantes logiques et critiques de toute histoire contrefactuelle — ou, à tout le moins, l'ensemble des options sur lesquelles tout uchroniste ne peut pas *ne pas* se prononcer plus ou moins explicitement. J'en évoquerai seulement trois ici, parce qu'elles ont tout particulièrement retenu l'attention des chercheurs contemporains et parce que leur discussion établit un cadre judicieux de réflexion pour l'enseignement.

Les « nœuds de l'histoire », d'abord : ils répondent inéluctablement à une interrogation critique. Renouvier l'a suggéré en situant son « point de scission » en amont de la christianisation des structures politiques européennes. Le récit vraisemblable du passé non advenu rappelait aux lecteurs de l'uchronie qu'il leur était encore possible de faire advenir dans leur présent ce devenir historique en puissance. L'histoire contrefactuelle visait alors à rendre pensable la réalisation d'un idéal négligé — à en relancer ce que le *logicien* Renouvier aurait appelé sa « futurition » : sa puissance de devenir. C'est la première forme de critique que peut prendre le recours aux contrefactuels en histoire.

On peut en indiquer plusieurs autres privilégiées dans des travaux récents. Renouvier a inventé son « point de scission ». Mais l'expérience de pensée contrefactuelle consiste parfois à décrire les conséquences non advenues d'un « nœud de l'histoire » avéré, d'une période d'équiprobabilité frappante de plusieurs scénarios historiques : le delta du Yangzi Jiang, en Chine, présentait au début du XVIII<sup>e</sup> siècle les mêmes avantages comparatifs que l'Angleterre ; imaginer le développement qu'il aurait connu s'il avait pu bénéficier de deux déclencheurs cruciaux de la Révolution industrielle en Europe, à savoir le charbon et les colonies, comme l'a fait Kenneth Pomeranz<sup>7</sup>, est une manière de rappeler que la domination occidentale sur le reste du monde est assez récente, qu'elle est en partie due au hasard (écologique ou social) et que la Révolution industrielle aurait sans doute suivi, ailleurs dans le monde, d'autres développements que ceux qu'on lui connaît. La portée critique du raisonnement contrefactuel consiste ici à créditer les « vaincus » de la modernisation industrielle d'une capacité de développement analogue à celle de leurs « vainqueurs » européens et à en légitimer pleinement l'hypothèse au travers d'un récit vraisemblable.

Le rappel de la contingence historique, présumé dans l'exemple précédent, est souvent présenté comme l'un des buts en soi de l'histoire contrefactuelle. Rendre crédible ce qui n'a

---

<sup>7</sup> Kenneth Pomeranz, « Without Coal ? Colonies ? Calculus ? Counterfactuals and Industrialization in Europe and China », in P. E. Tetlock, R. N. Lebow and G. Parker, eds, *Unmaking the West. "What-if?" Scenarios That Rewrite World History*, University of Michigan Press, 2006, pp. 241-275.



pas eu lieu, c'est fragiliser l'évidence de la nécessité historique. Dans cette veine, de nombreux travaux ont porté sur les deux guerres mondiales : que se serait-il passé si l'archiduc Franz-Ferdinand n'avait pas été assassiné en juin 1914 ? et si Hitler avait été tué lors de l'une des tentatives d'attentat dirigées contre lui en novembre 1938 ou en juillet 1944 ? Aussi incontournables que puissent paraître ces deux conflits dans la mémoire collective, de telles hypothèses contrefactuelles les présentent tout à coup comme une possibilité de déroulement historique parmi d'autres. De semblables relativisations du rapport ordinaire au passé, parce qu'elles amorcent une réinterrogation argumentée du sens commun, peuvent être qualifiées de « critiques » — en un sens relativement trivial cependant, que je ne signale ici que parce qu'il a plusieurs fois été défendu *comme tel* dans les débats sur la légitimité du contrefactuel en histoire<sup>8</sup>.

Ce degré zéro de la critique, pour ainsi dire, est néanmoins susceptible d'embrayer un questionnement plus élaboré, dont la formulation engage une compréhension fine des ressorts de l'action historique. Reconstruire l'évolution du III<sup>e</sup> Reich sans son Führer implique, afin d'en écarter les effets, de déterminer l'impact d'Adolf Hitler sur la marche de son armée et de son administration ou sur les réactions des populations concernées par sa politique. Le raisonnement contrefactuel conduit alors à pondérer le degré de responsabilité des différents acteurs dans l'enchaînement des événements. C'est une quatrième forme de critique, dont les enjeux sont à la fois théoriques (comment assigner des responsabilités dans le passé ?), morales (comment juger les différents acteurs ?) et politiques (comment, en l'occurrence, empêcher à l'avenir de telles catastrophes collectives ?).

Tout « nœud de l'histoire » a par ailleurs pour corollaire, on l'a vu, le dénouement du récit contrefactuel : c'est à son point d'aboutissement, en effet, que l'expérience de pensée libère sa charge critique. Renouvier l'a situé au IX<sup>e</sup> siècle, tout en s'assurant par des artifices littéraires que la leçon politique en serait reprise au XVI<sup>e</sup> siècle (date présumée du récit du Père Antapire) et réactualisée au XIX<sup>e</sup> siècle (découverte du manuscrit par l'éditeur et publication). La clôture de son uchronie intervient huit siècles après le « nœud de l'histoire » choisi pour la bifurcation contrefactuelle (I<sup>er</sup> siècle-IX<sup>e</sup> siècle), mais le point de fuite véritable du dispositif se confond avec le présent des contemporains de Renouvier.

Dans la majorité des histoires contrefactuelles ou des discussions sur l'usage du contrefactuel en histoire, il en va comme chez Renouvier : le point d'aboutissement correspond au présent de l'auteur et de ses lecteurs ; le passé non advenu n'est pas tant exploré en lui-même, qu'en

---

<sup>8</sup> L'un des derniers en date étant Daniel Nolan, « Why Historians (and Everyons Else) Should Care About Counterfactuals », in *Philosophical Studies*, vol. 163, n° 2, 2013, pp. 317-335.

raison des incidences qu'il est susceptible d'avoir sur notre manière de considérer notre propre situation historique. Il semble qu'un raisonnement sur ce qui a presque eu lieu, ou sur ce qui aurait pu avoir lieu, n'a guère de sens s'il est sans rapport avec une analyse de ce qui a effectivement lieu autour de nous<sup>9</sup>. Le contrefactuel ressortit en somme à ce que l'on a appelé, après Lucien Febvre, l'histoire-problème : c'est sa justification première.

Les angles de déviation, ensuite : Renouvier ne prescrit pas grand-chose à leur propos. Son diagramme en contient des aigus et même des obtus. Il souligne également que les déviations auxquelles ils correspondent doivent être « concevables », sinon « probables » — sans toutefois préciser ce que ces deux dernières exigences signifient au juste pour lui.

Le degré de l'angle de déviation indique, rappelons-le, le degré d'altération que le raisonnement contrefactuel fait subir au cours historique avéré à un moment donné du passé. Son examen soulève ici trois questions.

La première, *a priori* aberrante, concerne les angles obtus : leur usage implique, en toute rigueur, un retour du passé sur lui-même. Cette inversion de la flèche du temps ne pose pas de problème particulier aux philosophes analytiques qui se sont penchés sur les contrefactuels : ils ont néanmoins souligné qu'elle rendait très problématique, sinon impossible, toute réflexion sur la causalité (puisque, dans une métaphysique standard, l'effet est toujours postérieur à sa cause). Or, en histoire, le contrefactuel répond avant tout à une interrogation sur les conditions, les causes ou les raisons de la chaîne d'événements ayant conduit au présent : « toutes choses égales par ailleurs », donc — c'est-à-dire si l'on néglige ce que le passé doit, pour son intelligibilité (plutôt que son déroulement), au présent qui l'actualise —, les angles obtus sont des non-sens en histoire contrefactuelle et doivent être évités.

La deuxième question relative à la « bonne » altération du passé porte sur l'exigence de vraisemblance de l'histoire contrefactuelle. Nolan fournit deux exemples de déviation qu'il juge sans intérêt : « si les Aztèques avaient connu la Révolution industrielle au XIV<sup>e</sup> siècle, ils auraient dominé l'Europe » ; « si l'Allemagne avait conquis l'Europe au XX<sup>e</sup> siècle et envahi les Etats-Unis, son armée aurait été stoppée avant qu'elle n'atteigne Chicago »<sup>10</sup>. Lebow en suggère un troisième : « si Mozart avait vécu jusqu'à 65 ans, la Seconde Guerre mondiale n'aurait pas eu lieu »<sup>11</sup>. L'in vraisemblance tient dans ces cas à la somme des bifurcations à la

---

<sup>9</sup> C'est ce que Roland Wenzlhuemer, suivant Demandt, appelle l'effet de contraste (« Counterfactual Thinking as Scientific Method », in *Historical Social Research*, vol. 34, n° 2, 2009, pp. 27-54, et plus particulièrement pp. 41-44).

<sup>10</sup> Nolan, « Why Historians (and Everyons Else) Should Care About Counterfactuals », *art. cit.*

<sup>11</sup> Richard Ned Lebow, « Counterfactual Thought Experiment : A Necessary Teaching Tool », in *The History Teacher*, vol. 40, n° 2, 2007, pp. 153-176.

*probabilité très faible* qu'il faut enchaîner pour conduire le cours historique alternatif du « point de scission » au point d'aboutissement de l'expérience de pensée. Le non advenu privilégié n'est alors guère représentatif, au sens statistique, des possibles avérés de chacune des époques prises en compte. Il implique pour Nolan et Lebow une multiplication contre-productive d'angles de déviation trop grands à leur goût. En outre, des trois exemples cités, seul le premier serait de nature à éclairer le présent de façon renouvelée : l'image d'une Europe « aztéquisée » ouvrirait un écart instructif avec la réalité contemporaine ; les deux autres, indépendamment même de leur implausibilité foncière, ne déboucheraient au choix que sur la glorification immodérée de la puissance américaine ou sur une mise en balance de deux ordres de « faits » sans commune mesure.

L'argument, souvent avancé, selon lequel un « bon » raisonnement contrefactuel donne vie à des possibles historiques dont la probabilité n'était pas nulle à l'époque — dont la représentativité par rapport à l'ensemble des futurs alors concevables est, autrement dit, significative — suppose de déterminer avec une précision qu'on dira opératoire les évolutions *véritablement* concurrentes du cours historique en un point donné du passé. C'est la troisième question liée aux angles de déviation des raisonnements contrefactuels par rapport au passé réel.

Comment s'y prendre ? L'une des solutions consiste à se fier aux cadres de l'historicité que l'on projette sur le passé : sont alors jugées *possibles* des évolutions non advenues que les critères de notre interprétation historique présentent comme presque aussi susceptibles d'être arrivées que l'histoire effective. C'est à l'aune des forces historiques *que nos schèmes d'analyse font apparaître comme actives dans le cas examiné* que nous sommes en mesure d'envisager des événements qui auraient pu avoir lieu ou des processus qui auraient pu s'imposer. La probabilité de l'histoire contrefactuelle est alors *objective* en ce qu'elle ne tient pas à la personnalité de l'historien, mais au paradigme historiographique au sein duquel il s'inscrit.

Une autre résolution de cette difficulté passe par la prise en compte des aspirations des acteurs eux-mêmes. La possibilité du passé non advenu est alors *subjective*, car rapportée à la perception des individus qui, à l'époque, étaient ou se croyaient en mesure de peser sur le devenir historique. Les récits d'ouvriers communistes italiens recueillis par Alessandro Portelli dessinent ainsi l'histoire telle qu'elle aurait pu ou dû se dérouler si elle avait été conforme à leurs espoirs et à leurs attentes<sup>12</sup>.

---

<sup>12</sup> Alessandro Portelli, « Uchronic Dreams : Working Class Memory and Possible Worlds », in *Oral History*, vol. 16, n° 2, 1988, pp. 46-56.

La dernière contrainte logique qu'il convient ici d'examiner pour tout raisonnement contrefactuel en histoire engage la distinction entre les variables dépendantes de l'altération que l'on fait subir au passé et les variables que cette modification imaginaire ne modifie pas. Renouvier se contentait d'opposer la sphère morale des décisions historiques et les lois intangibles de la nature : que Marc-Aurèle adoptât Cassius ou non, les deux demeuraient soumis à la gravitation. On pourrait même avancer que le philosophe du XIX<sup>e</sup> siècle concevait leur personnalité comme une somme de dispositions invariables tout au long de leur existence, une loi de leurs « tempéraments » respectifs aux effets par conséquent prévisibles (que l'on soit en régime uchronique ou non).

Considérée plus en détail, cette distinction entre variables dépendantes et indépendantes est désormais tout sauf évidente. L'attribution de raisons d'agir aux individus, d'abord, s'est compliquée depuis l'époque de Renouvier d'un héritage psychanalytique et d'une conception stratégique de l'action humaine qui indexe les conduites sur les ressources à disposition. Cassius fils de Marc-Aurèle ne serait plus aujourd'hui *le même* que le Cassius simple proconsul de Syrie. L'extrapolation de ce que l'on sait de ce dernier pour imaginer ce qu'il aurait fait dans le scénario contrefactuel s'avèrerait problématique, car cela supposerait de décontextualiser radicalement l'évolution de sa personnalité : qui sait ce que son adoption tardive ou le pouvoir presque absolu aurait déclenché en lui ? Le libre-arbitre ne s'oppose plus aux circonstances extérieures ; il en dépend et il s'en nourrit.

Convenablement généralisé, l'argument mine toute dichotomie entre les actions ou les conduites humaines et leur arrière-plan contextuel, entre les conditions, les formes et les intentions de l'agir. Le contexte, entendu comme l'ensemble des déterminations qui produisent et façonnent le processus historique étudié, perd de sa légitimité interprétative. Et le tri des variables dépendantes et indépendantes d'une bifurcation contrefactuelle devient pour certains historiens et philosophes<sup>13</sup> tout bonnement impossible — ou à ce point délicat que l'expérience de pensée leur semble avoir un coût trop exorbitant par rapport à son rendement heuristique.

On peut rétorquer à une telle objection que ce tri est toujours à l'œuvre dans quelque enquête historique que ce soit, contrefactuelle ou non. De plus, ce ne sont pas les faits qui indiquent d'eux-mêmes ce qui était presque immuable à tel moment du passé et ce qui, au contraire, était passible de changement ; ce sont les faits *tels qu'ils sont établis et reliés causalement dans une interprétation* : les présupposés historiographiques qui assignent invariablement des contextes à des événements ou à des processus réels ne perdent pas de leur rigueur scientifique lorsqu'ils

---

<sup>13</sup> Lebow développe par exemple cette objection dans « Counterfactual Thought Experiment », *art. cit.*, p. 164.

orientent un raisonnement contrefactuel ; ils gagnent simplement en relief — ils s'affichent dans toute leur pertinence et toute leur nécessité. Bref, le tri des variables dépendantes et indépendantes ne relève pas du factuel, mais des schèmes d'interprétation du passé ; le contrefactuel ne le rend pas plus difficile que la complexité du réel<sup>14</sup>.

*Qu'est-ce qu'une « bonne » uchronie scolaire ?*

La justification de l'histoire contrefactuelle à l'école est triple : sa pratique engage un rapport critique au passé et au présent ; elle attire l'attention des élèves sur les cadres de toute interprétation historique ; elle sollicite leur imagination d'une manière qui les intéresse à l'histoire — au passé, donc, aussi bien qu'aux procédures de la discipline.

Ce principe acquis, son application demeure périlleuse : comment s'assurer que le passé non advenu que se représentent les élèves soit autre chose que le miroir de leurs préjugés et de leur ignorance ? comment leur proposer des expériences de pensée contrefactuelle propices à un apprentissage rigoureux du savoir historique ? comment, en somme, fixer les critères d'une « bonne » uchronie scolaire ? Certaines des ramifications logiques esquissées plus haut indiquent, me semble-t-il, quelques jalons précieux de réflexion.

On a vu que les « nœuds de l'histoire » étaient un casse-tête pour les chercheurs, puisqu'en leur point s'ouvre une séquence contrefactuelle aux retombées potentiellement dérisoires : trop éloignés dans le temps, ils obligent à multiplier les invraisemblances ; trop rapprochés du présent, la leçon critique de l'expérience s'émousse. Dans le cadre de l'école, ce problème ne se pose guère. Les programmes scolaires fournissent, avec plus ou moins d'autorité et de précision, des sujets d'enseignement qui sont autant d'occasions de réfléchir à « ce qui aurait pu se passer, si... ». Et comme ces sujets sont au programme parce que les instances qui les choisit les a jugés constitutifs de la mémoire collective, les variations contrefactuelles impliquent pour chacun d'entre eux — puisqu'il s'agit d'en imaginer l'altération et les répercussions au long terme — d'interroger les marges de manœuvre et les responsabilités des différents groupes d'acteurs impliqués et de mesurer surtout, dans le mouvement même de sa biffure historique, l'importance que l'événement ou la période en question a eue sur la formation de la collectivité (universelle, nationale ou régionale) à laquelle l'école se donne pour but d'intégrer les élèves.

---

<sup>14</sup> Martin Bunzl le dit dans ses propres termes, en avançant que les contrefactuels sont tributaires du répertoire habituel de nos « jugements de causalité » — qu'ils en dérivent plutôt qu'ils ne s'en éloignent (« Counterfactual History : A User's Guide », in *The American Historical Review*, vol. 109, n° 3, 2004, pp. 854-856).

Si l'on convient ensuite qu'il ne serait pas judicieux de systématiser le raisonnement contrefactuel dans les cours d'histoire, parce que c'est en tant qu'aiguillon ponctuel de réflexion civique et théorique qu'il s'inscrit le plus adéquatement dans un processus d'apprentissage, il apparaît légitime de laisser aux enseignants eux-mêmes le choix des sujets soumis à de telles variations. Chacune des formes d'interrogation critique auxquelles on peut lier l'histoire contrefactuelle — soit la « futurition » d'un idéal, le rappel de la contingence historique, le rétablissement de la dignité des « vaincus » ou le jugement moral du passé — n'est pas également compatible avec tous les sujets figurant au programme. Par ailleurs, tous les enseignants n'ont pas la même conception des usages scolaires de l'histoire, et donc des leçons que les élèves devraient tirer de leur découverte du passé. Et cette diversité doit être respectée.

Les « points de scission » des uchronies scolaires n'ont donc pas à être soumis aux mêmes exigences logiques ou critiques que ceux des uchronies savantes. Il en va différemment pour leurs points d'aboutissement : la sophistication du dispositif de Renouvier nous a suggéré ce qu'il en coûtait de clore une histoire contrefactuelle un millénaire avant l'époque de ses lecteurs ; il y faut le secours de la littérature, dans ce qu'elle a de plus rocambolesque et de plus fantasque. La simplification didactique de l'expérience de pensée, seule à même de rendre un raisonnement contrefactuel accessible en classe, impose donc de faire déboucher tous les passés non advenus dans le présent le plus ordinaire et, de surcroît, le plus quotidien. C'est une façon de rendre plus familière aux élèves l'histoire qu'ils imaginent, puisqu'elle se confond avec une autre genèse possible de leur environnement immédiat, et de les récompenser de leurs efforts spéculatifs par une sorte de relâchement conclusif de l'imagination.

Pour ce qui est des angles de déviation, la première recommandation serait de ne pas les multiplier dans le récit contrefactuel : le diagramme de Renouvier, avec ses zigzags logiques, est sur ce point impraticable dans un cadre scolaire. À la limite, pourrait-on dire, une seule bifurcation suffit pour la clarté de la démonstration.

Le choix de son angle dépend des objectifs assignés à l'exercice : une sensibilisation à la contingence historique sera d'autant plus efficace que le degré d'altération du passé sera faible, avec des conséquences significatives ; la comparaison du présent avec ce qu'il aurait pu être si le cours des événements avait été différent sera plus instructive avec une déviation marquée et un déroulement contrefactuel très contrasté. S'il s'agit de dépeindre l'histoire telle que certains acteurs auraient voulu qu'elle fût (possibles subjectifs d'une époque), l'angle se

calque sur leur témoignage et indique en pointillé « l'état social imaginé » vers lequel ils ont rêvé ou tenté d'infléchir le cours du monde.

Le paramètre le plus riche d'enjeux me paraît être, en classe d'histoire, l'arbitrage des variables dépendantes et indépendantes dans le récit contrefactuel. Pour plusieurs raisons. Il requiert tout d'abord la caractérisation préalable des forces à l'œuvre dans la configuration historique prise pour exemple : la mise à l'épreuve des hypothèses spontanées des élèves offre alors à ces derniers une première opportunité de mesurer l'écart entre une représentation ordinaire et une interprétation rigoureuse du passé. Ce repérage se fait en outre sous l'égide de l'enseignant, dont les inclinations historiographiques orientent l'inventaire des déterminations jugées pertinentes dans la compréhension des faits. Le bon déroulement d'un enseignement d'histoire recourant au contrefactuel repose donc sur l'explicitation exhaustive des causalités retenues par l'enseignant. C'est sur cette liste que s'appuie l'expérience de pensée collective menée en classe et l'évaluation ultérieure des travaux que rendront les élèves. Le paramétrage précis de la situation historique soumise à variations contrefactuelles variera ainsi selon que l'enseignant associe l'historicité à une dynamique mettant aux prises des psychologies individuelles, des forces collectives, des structures objectives ou des institutions symboliques à l'horizon, par exemple, d'un environnement technologique particulier ou d'un éventail de ressources écologiques à disposition. Cette variété scolaire de philosophie de l'histoire — car il s'agit bien de cela, en définitive — s'accompagne invariablement d'une pondération des causalités envisagées qui, bien que difficile à opérer, mérite là aussi d'être clarifiée.

Les processus implacables se détachent alors des déclenchements presque hasardeux, les séries au long cours de leurs cristallisations subites. Les reliefs du déterminisme s'offrent en dénivelés analytiques. Et cet ordre des causes programme la teneur et la vraisemblance de tous les raisonnements contrefactuels auxquels se livreront les élèves. La teneur, parce qu'il ne s'agit d'intervenir dans un premier temps que sur une seule de ces variables ; à commencer sans doute par la plus circonstancielle. La vraisemblance, ensuite, parce qu'un récit, pour être conséquent, doit se conformer au *crescendo* des causalités établi par le cadre historiographique. La délicate question des variables dépendantes et indépendantes de la bifurcation contrefactuelle se pose ici dans un deuxième temps : quel est, pour ainsi dire, le *seuil* de causalité au-delà duquel on ne modifie pas le passé ? qu'estime-t-on malgré tout inévitable ? quand a-t-on le sentiment de basculer dans la simple fantaisie littéraire ?

L'activité la plus apte à déployer les ressources didactiques de l'histoire contrefactuelle consiste, on l'aura compris, à faire produire aux élèves des récits alternatifs du passé. La modalité en importe peu ici. Signalons néanmoins que l'évaluation de telles productions a déjà ses critères : mobilisation des forces historiques repérées durant le cours (conformation de l'intrigue au cadre historiographique enseigné) ; degré de détail dans la mise en scène des acteurs et des institutions de l'époque (effort documenté de contextualisation) ; articulation de l'exploration contrefactuelle du passé et d'une réinterprétation du présent (réflexivité critique du détour par l'histoire).

Ces récits peuvent s'enrichir d'une activité connexe, dont le côté ludique s'accompagne d'une sensibilisation cruciale aux contraintes du métier d'historien. Tout uchroniste n'imagine-t-il pas le type de documents qui étayeraient ses assertions ? La pratique de l'histoire contrefactuelle en classe peut alors donner lieu à l'invention des archives correspondantes. Quels documents permettraient d'administrer la preuve que cela « s'est réellement passé » ? Que manque-t-il au juste pour démontrer la vérité de cette histoire-là ? La fabrique de l'histoire, en somme, dans son acception la plus littérale.